

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre XI

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE XI.

Un proverbe menteur. — Le chemin des écoliers. — Le Leusberg — Retour à mon point de départ. — L'Yberg et les ruines du château d'Yburg. — Une querelle entre pédagogues et vieilles femmes. — Ce qu'étaient les Kobolds. — Leur capture par les moines. — Chim au château d'Yburg. — Sa disparition au commencement du siècle. — Une route capricieuse. — L'ancien couvent du Froemersberg. — Comment le margrave Jacques prit les bons moines pour ses chiens de chasse. — Le Froemersberg et le Jagdhaus. — Retour à Bade par le Katzenstein et le Beutig.

Que de promenades, ma chère sœur, n'ai-je point faites déjà à travers la montagne, parmi les vallons badois, et que de fois ne t'ai-je pas ennuyée en prenant chacune d'elles pour prétexte d'une lettre pleine d'enthousiasme ! Lorsque je te racontai ma dernière excursion à la cascade de Geroldsau et mon déjeuner à l'établissement de pisciculture, je m'étais promis de te faire grâce de mes autres courses par monts et par vaux. Mais voilà que je mens encore à ma promesse ! Hélas ! que veux-tu ? Je ne sais garder longtemps dans l'âme

l'impression que je ressens en présence d'une aussi belle nature. Je suis comme l'enfant qu'étouffent son chagrin et ses sanglots et que les larmes soulagent ; mon cœur, débordant d'admiration, a besoin d'épanchements pour ne point éclater ! Et peut-il mieux s'épancher, qu'en babillant avec toi ? Veuille donc prêter ta bienveillance habituelle à son fol bavardage : il va te parler d'Yburg.

Mais quel est le chemin qui doit nous conduire à ce château ruiné ? Celui-ci, sans doute, puisque ce poteau porte son nom ? Que nenni ! c'est celui-là : vois plutôt cette flèche et ce mot pompeusement écrit en grandes lettres noires. Je me trompe, car cet indicateur me montre du doigt la route du vieux donjon. Et celui-ci s'y dirige encore ! Et celui-là parvient au même but !.... Tous les chemins conduisent à Rome ! Non, le proverbe a menti : tous les chemins vont à Yburg.

Pour ma part, j'ai pris celui des écoliers. J'ai suivi l'avenue de Lichtenthal jusqu'à la villa Dittler, et me suis engagé dans le vallon fleuri de Gunzenbach, où les chalets s'efforcent vainement de crever le filet de vigne-vierge qui les enlace, où les arbres fléchissent sous le poids de leurs fruits, où les sapins enveloppent les brillantes maisons de plaisance de leur sombre rideau de verdure. Quelques fraîches maisonnettes y reposent aux pieds des collines, aussi coquettes, aussi pimpantes que les plus riches domaines ; le ruisseau, mignon comme le vallon et le hameau, a des flots de cristal et des notes joyeuses ; les prairies sont bien peignées, les routes admirablement ratissées, les pommiers et les poiriers symétriquement taillés. Tout cela constitue un charmant décor d'opéra comique.

Je gravis le versant du mamelon où s'étale la belle villa de la princesse Gagarine. Chemin faisant, je découvris à la noble châtelaine une innocente passion pour les concombres. Elle en a de toutes les espèces, et

s. — Le
er et les
ogues et
capture
spartition
L'ancien
cques prit
emersberg
le Beutig.

le point
vallons
prenant
pleine
dernière
jenner à
ois de te
ar vaux.
! Hélas !
ns l'âme

leurs globes d'or s'illuminent au soleil sous la forme de turbans monstrueux ou allongent contre les murs leurs profils de Calebasses et de citrouilles. Puis, j'entrai dans la forêt, escaladant les flancs boisés et silencieux du Leusberg. Pas un être vivant n'animait cette immense solitude, dont le calme augmentait encore l'imposante majesté. Je croyais la forêt sans limite, les conifères prenaient à mes yeux des proportions gigantesques et la nature me paraissait plus grande qu'elle ne m'avait jamais semblé.

Je parcourus longtemps la partie de la colline qui forme l'un des versants de la vallée de Geroldsau. Tantôt, d'énormes crevasses, tapissées de gazon, fendaient la montagne, et le sentier les contournait avec hardiesse ; tantôt, quel qu'arête rocheuse avançait témérairement son échine déchiquetée jusqu'au milieu des campagnes, et le chemin s'accrochait à ses vertèbres de granit. Mais, le plus souvent, j'abandonnai chemin et sentier pour courir à travers bois, m'enfoncer dans la mousse ou me coucher sur les feuilles mortes. Je voyais alors le soleil scintiller sur les aiguilles les plus élevées des sapins et les mille taches d'ombre et de lumière, dont le mort feuillage était semé, courir les unes après les autres, au gré du vent qui balançait lentement les arbres.

Je montai ainsi jusqu'au faite du Leusberg. Son épaisse chevelure de forêts me cachant le paysage, je n'eus pour horizon que la barbe des pins, la toison des hêtres et les régiments en désordre de leurs troncs lisses et gris. Je redescendis. Et comme le cours desséché d'un torrent bondissait à mes pieds, je dégringolai avec lui. La dégringolade terminée, je me retrouvai presque à mon point de départ, à l'extrémité du hameau de Gunzenbach. Je voyais de plus en plus que j'avais pris le chemin des écoliers. Mais j'avais rejoint la grand'route qui conduit

à Yburg, le long des flancs boisés du Katzenkopf et du Waldeneckopf, et, cette fois, je ne l'abandonnai plus.

Quand j'eus atteint le sommet du passage, je découvris bientôt devant moi un cône effilé, dissimulé sous un voile de verdure accroché à une grise couronne de pierre. Ce cône était l'Yberg, et cette couronne, les débris du château d'Yburg. J'y grimpai par le rapide sentier qui se détache, au pied de la montagne, de la voie carrossable.

Lorsque je fus à la crête du pain de sucre, j'y trouvai une double porte ogivale, l'ancienne entrée du manoir, un mur d'enceinte ébréché, lézardé, fendillé, et le vieux donjon d'Yburg abattu par la foudre ; en fait de constructions modernes, une haute tour, élevée comme belvédère, et une maison de paysans, bâtie pour servir d'auberge. Dans celle-ci, j'ai mangé une omelette, grignoté du fromage de chèvre et bu de la bonne bière allemande ; du plateau de la tour, j'ai contemplé le tableau suivant, ou plutôt un tableau dont ma courte description ne sera qu'une ébauche, que tu embelliras autant que possible, sans cependant parvenir jamais à te représenter l'incomparable séduction du modèle ; car la nature est parfois si belle, que ni le pinceau, ni la plume, ni l'imagination ne peuvent en retracer les charmes. Ici, des villages émergent d'un océan de verdure, comme des navires écarlates dont on ne voit que les ponts de tuiles enflammées tandis que leurs flancs baignent dans les flots : c'est Neuweier, c'est Gallenbach, c'est Nægelførst,.... ce sont tous ces lameaux, qui enserrent leurs rustiques maisonnettes dans les vallons et les forêts. Là, de gros bourgs s'épanouissent au milieu de champs cultivés, divisés en pièces innombrables diversement teintées et s'allongeant jusqu'aux ondes argentées du Rhin : Sinzheim, Steinbach, Varnhalt, Umweg, .. tous ces heureux favoris de Cérés et de Bacchus. Et plus loin, la plaine et le ciel se confondent en un même horizon de vapeur. Ici, est le

Froemersberg ; là, le Battert ; puis, c'est le Mercure, le roi des cimes environnantes ; puis, c'est l'Iwerst et son dôme capitonné ; puis, ce sont les collines de la vallée de Geroldsau ; puis, c'est une autre chaîne, et encore une autre chaîne, et toujours des montagnes aux vagues onduleuses, vaporeuses, veloutées, noyées dans un bain d'azur que nulle palette n'a jamais su copier.

Mais veux-tu savoir l'histoire de ce château délabré ? Elle n'est pas bien longue, et encore le serait-elle moins, si les antiquaires n'avaient voulu découvrir quelques bribes de maçonnerie romaine à la base du mur d'enceinte, d'où ils ont tiré la conclusion que l'Yberg avait, au temps jadis, sa tour de garde.

Quoiqu'il en soit, Yburg appartient longtemps aux seigneurs de Bade, et la tradition rapporte souvent à son propos le nom du margrave Bernhard I. Toutefois, ce que la tradition ne dit point, c'est si ce prince occupa lui-même le château ou s'il le donna en fief à quelque fidèle serviteur. Cette dernière opinion est cependant la plus probable, car on sait qu'une riche famille du même nom possédait à Ottenweier des biens importants dès l'an 1424, et, à en croire la légende, un sire d'Yburg aurait détruit le manoir de Bernstein pour se venger du chevalier qui lui avait ravi sa fille.

Les premières années de notre château sont donc assez mystérieuses ; ses dernières le sont moins, heureusement. Il périt d'abord en 1525, lors de la guerre des paysans. Puis, il fut réédifié, durant celle de 30 ans, par le margrave Georges-Frédéric, qui croyait ne jamais avoir assez de forteresses à opposer à ses ennemis. Mais sa résurrection fut presque aussitôt suivie d'une seconde mort, car les armées victorieuses du maréchal de Duras le rasèrent sans pitié. Cependant, le donjon était encore debout : son orgueil déplut au ciel et la foudre abattit sa tête audacieuse.

Voilà, tout au moins, la version des graves pédagogues germains. Mais, à côté des pédagogues, il y a les vieilles femmes, qui ne sont pas du tout d'accord avec eux et qui racontent sur Yburg des choses épouvantables. Pour elles, ce fut la demeure maudite de ce prince Fortunat, dont le laboratoire d'alchimie effrayait la contrée et qui y pratiquait son art de faux monnayeur en compagnie de l'italien Pestalozzi ; pour elles, ce fut là retraite de ce seigneur libertin, impie, qui viola la tombe de ses ancêtres, afin d'y trouver l'or qu'il y voyait en rêve, et saccagea sans pudeur leurs poudreux ossements ; pour elles, ce fut encore le séjour préféré des Kobolds, qui s'y livraient, chaque nuit, à leur jeu favori, au jeu de boules, avec des billes d'or. Et sur ce dernier point, je voudrais que les vieilles femmes eussent raison en dépit de la science, car j'aime ces nains bienveillants, ces dévoués serviteurs du foyer domestique, que les sots préjugés, que les grossières insolences des anciens habitants ont chassés dans les montagnes et dans les cavernes les plus sauvages de l'antique Germanie.

Cet aimable compagnon de nos aïeux est pour toi, peut-être, un personnage inconnu ? Je vais te le présenter, tel que je le connais moi-même par les confidences d'un vieil auteur allemand, Praetorius, qui ne fit, de son côté, que reproduire les indiscretions d'une cuisinière sienne amie.

Le Kobold a la taille d'un enfant, mais ses épaules sont trapues, son corps est ramassé, sa tête grosse et lourde, et il porte, au bas du dos, une queue courte, fine, tranchante, légèrement courbée ainsi que la lame d'un cimeterre. Cette queue rappelle, dit-on, le couteau qui servit à massacrer sa pauvre race, avant qu'elle ne devint esprit. Il se vêt, presque toujours, d'une blouse grise, d'un bonnet rouge, et Chim est son nom générique.

D'un caractère cordial, sociable, le Kobold habite

particulièrement les écuries et les cuisines. Il assiste les valets de ferme dans leurs travaux, fait la besogne des servantes et ne dédaigne pas de mettre parfois la main aux fourneaux. En échange de ces services, il ne demande qu'un peu de panade ou un peu de soupe au beurre. Aussi dois-tu comprendre combien les domestiques paresseuses prisaient jadis son utile société. Une servante devait-elle choisir un nouveau maître, elle interrogeait bien vite celle qu'elle allait remplacer sur les habitudes de l'esprit de la maison, sur sa bonté, sur son habileté, sur son courage. Telle famille était servie presque pour rien, tant le Kobold y était actif et complaisant; telle autre, veuve de son zélé gobelin, passait des mois sans trouver quelque fille qui voulût entrer à son service.

Ce serait, toutefois, de l'ingratitude envers le Kobold de ne lui accorder que le rôle de valet ou de marmiton, car la légende nous le montre tour à tour chevalier galant, sentinelle loyale, partisan convaincu. Un jour, un bon bourgeois saxon dit à l'esprit familier de sa demeure, au moment de se mettre en voyage: « Hudeken, — c'était le nom du Kobold — Hudeken, mon ami, je te confie ma femme; garde-la bien. » Et Hudeken fit bonne garde, si bonne garde, qu'il préserva l'épouse du péché d'infidélité. Cette mission, à dire vrai, lui coûta beaucoup de peine; aussi, dès que le mari fut de retour, le pria-t-il de désigner à l'avenir un autre gardien: « J'aimerais mieux, dit-il, surveiller tous les pourceaux du pays de Saxe, qu'une femme qui veut se jeter dans les bras de ses amants. » — Hudeken avait la parole un peu mordante. — Une autre fois, au dire de l'abbé Tritheim, l'auteur de la chronique du cloître de Hirschau, Chim embrassa chaleureusement la cause de l'évêque Bernhard de Hildesheim, lors de ses démêlés avec le comte Herrmann de Wissembourg. Il vint trouver le

saint homme dans son sommeil et lui cria : « Lève-toi, tête chauve, — Chim n'a jamais fait partie de l'Académie — le comté de Wissembourg est vacant et tu pourras facilement l'occuper. » Ce que l'évêque fit au plus tôt.

Je n'en finirais point, s'il me fallait citer toutes les vertus inhérentes à la petite race des Kobolds. Mais le monde est ainsi fait, que le protégé bafoue son bienfaiteur, lorsque celui-ci refuse de se soumettre à ses caprices. On voulut convertir les Kobolds au christianisme, et les Kobolds, en braves et honnêtes esprits attachés à leur antique religion, refusèrent d'embrasser la nouvelle doctrine. Le clergé leur fit alors une guerre sans trêve et sans merci, guerre dans laquelle les moines de la vallée de l'Oos se distinguèrent par leur acharnement et leur finesse. Je ne pourrais te dire la ruse à laquelle ils eurent recours ; toujours est-il qu'ils parvinrent à réunir dans leurs pièges tous les Kobolds de la contrée. Puis, ils les enfermèrent dans un sac et les transportèrent au château d'Yburg.

Chim, en sa qualité d'esprit, eut pu facilement délaissier sa prison afin de jouer quelques bonnes farces à ses persécuteurs. Chim est philosophe : il monta au sommet de la tour du manoir, regarda le pays rayonnant autour de lui et plaignit le pauvre peuple, qui l'avait si ingratement chassé de ses foyers. On dit même que, nouveau Jérémie, il pleura longtemps, à la cime du doujon, sur les malheurs de ses anciennes compagnes de cuisine. Et quand il eut essuyé cette larme magnanime, il redescendit dans les noirs souterrains du château, où, dès lors, la petite bande prit chaque nuit ses ébats. Tous les soirs, celui qui gravissait la colline pouvait entendre, au milieu des ruines, un son métallique se mêler aux cris stridents de rieurs invisibles : c'étaient les Kobolds du château d'Yburg, qui s'adonnaient bruyamment au jeu de billes, leur plaisir favori.

Mais voilà la vieille forteresse habitée. La spéculation y plante son auberge, la curiosité y élève sa tour et le scepticisme se rit des esprits de la montagne ! On pourchassait impitoyablement les malheureux Kobolds ; au lieu de se défendre, ils se retirèrent devant leurs nouveaux ennemis. Depuis ce moment, on ignore ce qu'ils sont devenus. Quelques-uns de leurs anciens amis prétendent qu'ils ont quitté l'Allemagne et ont émigré dans un pays plus hospitalier, où ils ont retrouvé la bonne panade, qu'ils avaient bien un peu regrettée pendant leur séjour à Yburg. D'autres soutiennent, au contraire, qu'ils se sont réfugiés dans les montagnes plus solitaires de la Forêt-Noire, et que l'on en voit encore, par les belles nuits d'été, le long des ruisseaux où ils viennent se baigner et secouer la poussière dont ils se sont couverts dans leurs expéditions souterraines. Puissent ces derniers ne se point tromper ! Puissè-je surtout avoir le bonheur de rencontrer quelques Kobolds sur mon chemin !

L'heure avance, et je redescends promptement la colline, m'abandonnant aux fantaisies d'une route plus capricieuse que la plus capricieuse des jolies femmes. Elle descend, elle remonte, tourne et retourne sur elle-même, se tord et se retord, saute les ravins, se mouille à l'eau des torrents, franchit les mamelons ou frôle les rochers. Quelques attelages y trottent en cadence ; des touristes la suivent, le chapeau à la main, l'habit suspendu à la canne appuyée sur l'épaule, car la chaleur est suffocante et Borée, qui craint de se roussir les ailes, se tient blotti dans ses cavernes d'Eolie. Les chevaux tirent la langue ; leurs flancs, blanchissant d'écume, battent bruyamment ; les piétons sont cramoisés, ruisselants de sueur, muets comme des carpes : on n'entend que leur souffle rauque et les soupirs prolongés.

gés s'exhalant de leurs poitrines haletantes. Tous ces pauvres marcheurs me font vraiment pitié!

Je poursuis ma promenade au milieu de l'immense forêt. Les sapins y prennent des aspects grandioses et vénérables. Quelques vieux conifères, échappés aux derniers massacres de la montagne, déploient leurs rameaux puissants au-dessus de jeunes et vertes plantations, comme la poule qui recouvre de ses ailes tous ses poussins chéris. Puis, le jour se fait au milieu des bois; un tapis de prairies se déroule entre deux murailles de sombre verdure; quelques blanches maisonnettes reposent sur ce moelleux duvet et des paysans y sommeillent, mêlant leurs ronflements au murmure rocailleux du ruisseau. Nous sommes à Selighof, une métairie perdue dans la solitude des collines, et n'ayant pour vue que l'éternelle forêt, la voûte azurée du ciel et la couronne argentée du Battert.

Un poteau me montre, à ma gauche, le chemin du couvent de Froemersberg. J'y suis en moins d'une demi-heure. Le couvent a disparu, et je ne trouve, comme dernières traces de son existence, qu'un mur ruiné, enserré dans la trame d'un lierre plusieurs fois séculaire, et quelques sarments étagés sur le coteau, sans doute en souvenir des anciens vignobles de la sainte demeure.

Ce fut une riche retraite que le Froemersbergkloster, qui fleurit bien des ans sous la princière protection des margraves de Bade, auxquels il devait, d'ailleurs, son titre d'abbaye, — car le couvent ne fut, d'abord, qu'un pauvre ermitage, où quelques anachorètes s'étaient réfugiés loin du monde, loin de ses turpitudes et de ses viles séductions.

Un jour, le margrave Jacques s'égare à la chasse. Abandonné de ses serviteurs, il sonne du cor : personne ne répond. Le soir approche, la pluie tombe fine et

serrée : il ne veut point passer la nuit dans la montagne, et l'écho redit les fiévreux accords de son instrument. Puis, il écoute. Il croit distinguer un bruit dans le feuillage. Il tend l'oreille : le bruit approche. Ce sont ses chiens. Il les appelle, les injurie déjà, leur reproche en grossier langage leur infidèle abandon.... Tom! Duc! Holà! vilaines bêtes!!... Mais les chiens sont des moines qui ont entendu son appel! Les voilà, débouchant précipitamment du taillis.... Il faisait noir et le prince put dissimuler la rougeur, que sa sottise méprise lui avait fait monter au front : il prit, sans mot dire, le chemin de l'ermitage, où il reçut une simple, mais cordiale hospitalité.

De retour à Bade, il voulut réparer son erreur, en payant royalement le franc accueil des bons religieux : un pli, scellé de sa main, les autorisa à transformer leur retraite en abbaye.

Le couvent de Froemersberg tint bonne tête aux guerres et aux révolutions qui grondèrent autour de lui ; il résista même à la peine de mort prononcée contre tous ses semblables au commencement de ce siècle, et ses enfants d'alors purent s'endormir pour l'éternité dans la maison à laquelle ils avaient consacré leur existence. Mais, quand la mort eut fauché le dernier d'entre eux, il lui fallut courber le front devant la loi commune, à telle enseigne, qu'en 1824, la pioche abattit ses saints murs. Le grand duc Léopold a voulu, toutefois, en perpétuer le souvenir, et il y a fait élever une croix, là où était le maître-autel, tandis que les pieux habitants des villages voisins y ont religieusement apporté une simple pierre, qui rappelle la naissance et la mort du vieil ermitage.

Le Froemersberg est l'une des plus hautes montagnes des environs de Bade : elle a en effet 585 mètres de

taille. Un impénétrable manteau de forêts recouvre ses flancs déchiquetés. Ce manteau est fait de diverses étoffes : de sapins, de hêtres, de bouleaux, d'érables, d'ormes, de chênes, ... en un mot, de tous les éclatants et riches produits, dont la contrée me présente, à chaque instant, quelque échantillon. Si l'on pouvait s'élever au sommet de la colline, elle apparaîtrait comme un géant du pays des Highlanders vêtu de son plaid écossais. Mais cette ascension est impossible, ou tout au moins inutile, car le manteau est si épais, ses mailles sont si serrées, son tissu est si robuste, que les bûcherons n'ont pu y faire encore un assez grand trou, pour permettre de découvrir, par la déchirure, son étoffe bariolée ou le tableau qui l'entoure.

J'ai donc marché, pendant une grande heure, dans la pénombre de la forêt, jusqu'au moment où, sortant du bois, je sentis subitement la chaleur du soleil, ardente comme une fournaise incandescente. Les campagnes enflammées me semblaient d'or, le Rhin chatoyait parmi la plaine et les Vosges s'ombrageaient sous un voile d'azur. Rien n'est beau comme le contraste des lumières !

Un bâtiment lourd, massif, avec un cerf couché auprès d'un chien ami pour couronne, reposait devant moi sur l'une des saillies de la montagne, à 243 mètres d'altitude : c'est la Maison de Chasse, le « Jagdhaus », un pavillon dont les quatre ailes ont la forme des branches de la croix de Saint-Hubert. A l'intérieur, une fresque rappelle la conversion du vénérable chasseur : il laisse tomber ses armes d'épouvante et se jette à genoux aux pieds de la biche miraculeuse. Cette fantasque construction est l'œuvre du margrave Louis-Georges, qui voulut, en l'érigeant, honorer son bien-aimé patron, en même temps que se bâtir un lieu de repos pour ses chasses journalières.

Du Jagdhaus à Bade, il n'y a guère plus d'une heure

par la grande route qui serpente sur le versant septentrional du Froemersberg. A chaque pas, quelques sentiers s'en échappent pour se sauver, sous la verdure, vers l'Oosthal. L'un d'eux escalade l'arête d'un rocher, le « Katzenstein » ou la « Pierre des Chats », d'où l'œil regarde avec commisération les blessures et le vêtement rapiécé de vignes de l'Hardtberg, assis à l'entrée de la vallée comme un mendiant qui montre sa défroque et ses ulcères, afin d'implorer la pitié de l'étranger. Au delà de ce rocher, la voie atteint rapidement le sommet du sentier, d'où je vis les premiers feux de la mondaine cité scintiller aux glaces de ses hôtels et de ses palais. Quelques minutes me suffirent alors à regagner mes pénates.